
MÉMORIAUX ÉPHÉMÈRES AUX MORTSET LA LUTTE POUR EXISTER



Un vent nouveau souffle sur ce qui touche au souvenir du mort. Nous amorçons une période de réappropriation du mort ainsi que des rites autour de la mort. Alors que les mémoriaux éphémères et virtuels se multiplient, les cimetières traditionnels en Europe sont de moins en moins visités. De nouvelles pratiques s'implantent, créant ainsi de nouveaux repères pour nos contemporains. Le signalement d'une mort soudaine ou violente, souvent appelée « mauvaise mort », pratique qui s'amplifie depuis quelques années, n'est pas un phénomène tout à fait récent. La danse macabre est l'élément le plus achevé de l'artisanat macabre du Moyen Age, du XIV^e au XVI^e siècle. Cette forme d'expression résulte d'une prise de conscience et d'une réflexion sur la vie et la mort, dans une période où cette dernière est devenue plus présente et plus traumatisante. Les guerres, en particulier la guerre de Cent Ans, les famines et la peste, que représentent souvent les trois cavaliers de l'Apocalypse, ont décimé les populations. Cette réalité a inspiré les lanternes des morts, un édifice maçonné, souvent en forme de tour, dans lequel on hissait au crépuscule une lampe allumée, supposée servir de guide aux défunts.

Dans nos villes, des monuments permanents marquent l'emplacement d'une tragédie. À Genève existe un monument à Michel Servet, brûlé par le gouvernement de Jean Calvin. Cette coutume de construire les mausolées représente souvent un effort de réécrire l'histoire. Elle correspond aussi à la tradition de mémoriaux aux morts de la guerre. Dans la plupart des pays européens, de tels monuments sont fleuris par les communes en souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie. La tradition de la tombe du Soldat inconnu est née de la Première Guerre mondiale et se retrouve dans de nombreux pays. Cette tombe contient les

MÉMORIAUX ÉPHÉMÈRES AUX MORTS LA LUTTE POUR EXISTER



Un vent nouveau souffle sur ce qui touche au souvenir du mort. Nous amorçons une période de réappropriation du mort ainsi que des rites autour de la mort. Alors que les mémoriaux éphémères et virtuels se multiplient, les cimetières traditionnels en Europe sont de moins en moins visités. De nouvelles pratiques s'implantent, créant ainsi de nouveaux repères pour nos contemporains. Le signalement d'une mort soudaine ou violente, souvent appelée « mauvaise mort », pratique qui s'amplifie depuis quelques années, n'est pas un phénomène tout à fait récent. La danse macabre est l'élément le plus achevé de l'artisanat macabre du Moyen Age, du XIV^e au XVI^e siècle. Cette forme d'expression résulte d'une prise de conscience et d'une réflexion sur la vie et la mort, dans une période où cette dernière est devenue plus présente et plus traumatisante. Les guerres, en particulier la guerre de Cent Ans, les famines et la peste, que représentent souvent les trois cavaliers de l'Apocalypse, ont décimé les populations. Cette réalité a inspiré les lanternes des morts, un édifice maçonné, souvent en forme de tour, dans lequel on hissait au crépuscule une lampe allumée, supposée servir de guide aux défunts.

Dans nos villes, des monuments permanents marquent l'emplacement d'une tragédie. À Genève existe un monument à Michel Servet, brûlé par le gouvernement de Jean Calvin. Cette coutume de construire les mausolées représente souvent un effort de réécrire l'histoire. Elle correspond aussi à la tradition de mémoriaux aux morts de la guerre. Dans la plupart des pays européens, de tels monuments sont fleuris par les communes en souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie. La tradition de la tombe du Soldat inconnu est née de la Première Guerre mondiale et se retrouve dans de nombreux pays. Cette tombe contient les

restes d'un soldat tué au combat dont on ignore le nom, et parfois même la nationalité. Un pleurant, personnage sculpté dans une attitude de désolation, peut être intégré au monument.

On érige de nos jours des monuments pour ces mêmes raisons sur le lieu d'un drame. A la suite d'un accident aérien, une cérémonie publique peut se dérouler dans les parages l'endroit où l'appareil est tombé. Les mémoriaux officiels qui apparaissent dans l'espace public représentent une manière d'exprimer, ou d'apaiser, un deuil public. Ils peuvent également trouver leur place au sein de campagnes de prévention. Lors d'une croisade de sensibilisation à la sécurité routière à Lisbonne au Portugal, on a inscrit sur les passages cloutés les noms des piétons tués dans la rue. Au Guatemala, de grandes croix blanches ont été peintes sur les routes à la fois pour commémorer des accidents de la circulation et protester contre ces morts absurdes.

Le besoin de ritualiser sur l'emplacement même de la mort

Par le passé, tout comme aujourd'hui, les tragédies qui touchaient seulement une famille ou un groupe de personnes donnaient aussi lieu à des marquages spécifiques. On a retrouvé en Europe des croix datant de la fin du XIXe siècle, sur lesquelles sont consignés des décès dus à des accidents de charrettes. Autrefois, c'étaient les proches qui érigeaient ces mémoriaux au bord des routes pour marquer symboliquement le décès brutal et leur deuil. Même de nos jours, il est courant d'apercevoir des bouquets funéraires, des stèles et des silhouettes noires au bord des routes. Au Tessin, en Suisse, à une croix qui signale le lieu de l'accident qui a coûté la vie à un jeune conducteur s'ajoutent des fleurs ainsi que des fragments du pare-brise de son véhicule. Sur ce monument éphémère, on voit sa photo et on peut lire de nombreux messages à son intention. Partout dans le monde, de New

York à São Paulo, à Vienne et à New Delhi, des bicyclettes blanches (ghost bikes) honorent la mort des cyclistes tués sur la route.

On remarque de plus en plus fréquemment en Europe et en Amérique du Nord des autels spontanés érigés sur le lieu d'un crime, d'un accident mortel ou devant la demeure d'une personnalité décédée, accompagnés

parfois de mots exprimant du soutien, de la honte ou de l'affection. Dans cette démarche, l'élément nouveau est le fait que, bien souvent, les personnes qui mettent en place ces mémoriaux n'ont aucun lien direct avec les défunts, ni de mandat officiel confié par une institution quelconque. De plus en plus, des mémoriaux sauvages, comme ces ghost bikes, sont mis en place par des personnes qui se sentent dépourvues



d'un pouvoir consacré et légitime d'exprimer leur chagrin. Selon ces anonymes, cette perte est - ou devrait être - un deuil de la société entière. Ces mémoriaux peuvent être décorés par des fleurs ou des bougies, mais également avec des objets qui rappellent l'accident, le conducteur, ou qui représentent une sorte de cadeaux au défunt. Après l'accident mortel de Lady Diana, à Paris, des milliers de fleurs ont spontanément été déposées près du tunnel où elle est décédée, ainsi qu'à l'entrée de Buckingham Palace. Lors de la mort de Rod Donald, un écologiste de Nouvelle-Zélande, de nombreux graffitis sont apparus pour l'honorer. On voit souvent des animaux en peluche, symboles de réconfort et d'innocence. Cette pratique transcende les continents : on la retrouve en Amérique du

Nord, en Amérique latine, en Inde, en Australie, en Europe, voire au Japon. Ces gestes honorent le défunt, reconnaissent le deuil vécu par ses proches et expriment publiquement un sentiment de perte.

C'est souvent de manière anonyme que les personnes sans lien avec le défunt choisissent et occupent spontanément un espace public. Leurs mémoriaux en souvenir du mort, bien que de nature areligieuse ou païenne, marquent et transforment temporairement un emplacement jugé significatif en espace exceptionnel ou consacré. Selon la sociologue Saskia Sassen le « type d'espace [choisi] est différent parce qu'il est peu ritualisé et a peu ou pas de codes fixes. Il s'agit d'un espace pour 'faire' qui est accaparé par ceux et celles qui manquent d'accès aux instruments établis. [...Sassen observe que] la ville, et surtout la rue [qu'elle désigne 'rue globale' ('global street')], est un espace où les sans-pouvoir peuvent créer l'histoire. » (Sassen 2013, p.213). Curieusement, les autels érigés dans ces lieux sont non seulement élaborés, mais aussi soignés par des gens non apparentés au mort. De même, rajouter un memento ou un graffiti sur un mur devient une manière éloquente et publique de protester contre les circonstances d'un drame ou la mort d'une personne disparue de manière subite. Les manifestations qui se sont déroulées à Paris en 2015 expriment un sentiment de révolte contre des actes terroristes qui ont endeuillé des lieux commerciaux, des lieux de travail et des lieux publics. Ce genre



d'attaque est particulièrement révoltant, d'une part parce qu'il a lieu sur la place publique et d'autre part parce que, en quelque sorte, c'est la société en son entier qui l'a provoqué.

Mémoriaux théâtraux, il ne s'agit pas du théâtre

Les mémoriaux et manifestations ont tous un aspect artistique et ils expriment tous un élan esthétique, sans pourtant avoir la prétention d'être de l'Art - un concept développé seulement à partir du XVIIIème siècle selon l'étiologue Ellen Dissanayake (2006). Il s'agit de représentations élaborées de manière théâtrale, sans pourtant être du théâtre. Ritualiser est thérapeutique, sans avoir pour but de la thérapie. Le rituel n'est pas un jeu, mais il peut être ludique. (Gordon-Lennox 2016). D'ailleurs, tout geste fait autour du mort, ou des morts, ne peut pas être considéré comme un nouveau rite. Une coutume funéraire amérindienne, très riche en symboles et accomplie sans fautes, n'aura pas de place dans une cérémonie funéraire ou un mémorial destiné à une personne ignorant tout de ce peuple et de ses traditions. De même, une fleur de lotus qui remplacerait les traditionnels chrysanthèmes à une cérémonie funèbre mais qui n'aurait pas de lien particulier avec le défunt, ne contribuerait pas au sens de sa vie ni à celui de sa mort. Si au contraire, le mort entretenait un lien particulier avec cette fleur, s'il a pratiqué le bouddhisme, l'hindouisme ou si la fleur rappelle à ses proches sa grande passion pour l'Inde, le sens qui surgit de la fleur reconfortera ses proches.

Un rite funéraire est un geste à la fois ancré dans la vie du défunt et doté d'un sens dans la mémoire collective des endeuillés. Les mots, les gestes et les actes employés lors d'une ritualisation doivent faire sens pour les endeuillés, qu'ils partagent ou non une histoire et des croyances communes. Margaret Holloway, professeure émérite de l'Université de Hull, voit le sens comme l'un des aspects les plus importants de la ritualisation contemporaine. Pour toucher juste, la ritualisation doit sentir juste. *Sensemaking* ressemble à un processus d'extraction du sens. Holloway décrit le sensemaking avec trois mots : la *recherche* du sens, la *création* du sens et la *prise* (ou l'appropriation) du sens (2015).

L'étape à ne pas manquer : la création est essentielle aux rituels émergents

Dans mes manuels pratiques pour ritualiser des événements, je propose trois étapes qui s'apparentent au travail d'artisan : planification, création, puis réalisation (Gordon-Lennox 2008, 2011, 2016, 2017). Les endeuillés identifient le sens d'une transition ou d'un événement à travers leurs choix dans les différents aspects de la cérémonie comme la musique, l'hommage, les témoignages, les photos du défunt, les symboles et même les vêtements qu'ils portent ce jour-là. Lors de la phase de création - qu'il s'agisse d'une cérémonie ou d'un monument, même éphémère - les endeuillés collaborent à la mise en forme de ces différents éléments réunis pour créer une nouvelle histoire. Cette phase exige un travail rigoureux pour s'assurer que leur interprétation, et donc la ritualisation, soient justes. Être juste implique de mettre en œuvre tout ce qu'il faut pour que ces représentations soient en accord avec les valeurs et les principes de la personne, la relation ou l'occasion située au centre de la ritualisation.

Pourquoi ritualise-t-on aujourd'hui ? Est-ce seulement pour nous occuper ou pour nous rendre importants ? Le rituel est un comportement normal et nécessaire à l'être humain, dit Dissanayake : ritualiser - tout comme bien d'autres occupations et préoccupations telles que parler, travailler, jouer, faire du sport, se socialiser, apprendre, aimer et s'occuper des

autres - devraient être reconnu, encouragé et développé chez tout le monde (2006). Robert Scaer, neurologue et traumatologue doté de quarante ans d'expérience clinique, reconnaît également la valeur thérapeutique de la ritualisation, surtout lorsqu'elle est pratiquée en groupe. Ritualiser peut, dit-il, ouvrir « un espace de guérison tant physique qu'émotionnelle ». Tant les cérémonies funèbres que les mémoriaux spontanés sont réalisés dans un espace et un temps extraordinaires. L'intention et le sensemaking des endeuillés transforment l'espace choisi en une 'rue globale'; en appuyant sur le bouton 'pause', ils s'offrent un moment de répit hors du temps.

Sans minimiser l'importance des générations précédentes et les défis auxquels elles ont fait face, aujourd'hui, en seulement une génération, l'humanité vit des modifications radicales sans précédent d'un monde accéléré, exigeant et en perpétuel changement. La portée des bouleversements que nous vivons aujourd'hui peut être comparée au bond géant accompli par l'humanité au tournant du paléolithique au néolithique, constate le philosophe Frédéric Lenoir (2012). « Ce que nos ancêtres ont traversé en quelques millénaires, nous l'appréhendons en quelques décennies. » Nous assistons à une accélération du monde à une époque que Lenoir qualifie d'« ultramoderne », tangible dans « notre rapport aux autres, à la nature, à la spiritualité. [...] Nos ancêtres surent se rassurer en érigeant deux 'sécurités' : l'une, verticale, qui était Dieu (ou les dieux) ; l'autre, horizontale, qui étaient les frontières, héritières des enclos des premiers villages. Nous avons tué les dieux, nous avons renversé ou effacé les frontières. Ces 'sécurités', c'est en nous-mêmes qui nous devons dorénavant les trouver. »

Le rituel doit sentir juste pour être juste

Or, se sentir en sécurité est essentiel à la vie. Les gens peuvent être plus créatifs quand ils se sentent en sécurité, observe chercheur Stephen W. Porges (2012). Dans le monde actuel, trouver des moyens pour se sentir plus en sécurité demande que l'on fasse preuve d'une certaine créativité. Lorsqu'on ritualise ensemble nos joies et nos peines, nous nous sentons

moins seuls, plus soutenus, créatifs, actifs et vivants. De plus, tandis que notre planète perd de plus en plus ses repères naturels, la ritualisation d'une transition de la vie ou d'un événement nous aide à préserver, ou même à réinstaurer, un rythme bénéfique dans nos vies. Ritualiser nous est salutaire parce que cela peut nous ancrer dans une nouvelle réalité, selon anthropologue Matthieu Smyth (2015). Par la même occasion, nous démontrons que nous sommes des êtres qui sentent, faculté pleinement

humaine. En créant des 'rues globales' et en ouvrant des moments hors-temps face aux défis, mais également dans nos vies quotidiennes, nous nous opposons de manière constructive et pacifique à la déshumanisation de notre société. Ritualiser nous permet d'exister, de nous sentir en sécurité, d'écrire notre propre histoire - et d'utiliser ce pouvoir afin de civiliser notre monde.

Références

- Dissanayake, E. (2006) 'The Art of Ritual and the Ritual of Art'. In *The Nature of Craft and the Penland Experience*. Asheville, NC, US : Lark Books.
- Holloway, M. (2015) 'Ritual and Meaning-Making in the Face of Contemporary Death.' Keynote lecture le 17 novembre 2015 au symposium: *Emerging Rituals in a Transitioning Society*. Utrecht, NL : University of Humanistic Studies.
- Gordon-Lennox, J. (2008) *Mariages*. Genève, CH : Labor et Fides.
- (2011) *Funérailles*. Genève, CH : Labor et Fides.
- (2016) *Crafting Secular Ritual: A unique, hands-on guide to the craft of ritualmaking*. London, UK : Jessica Kingsley Publisher.
- (2017) *Our Profound Need for Ritual : The Senses, Emotion and Meaning in Contemporary Ritualmaking*. London, UK : Jessica Kingsley Publisher.
- Lenoir, F. (2012) *La Guérison du monde*, Paris, FR : Fayard.
- Porges, S.W. (2012) interview avec William Stranger à Dharma Cafe. Le 6 juin 2012. Consulté le 03 février 2016 sur <https://vimeo.com/44146020>.
- Sassen, S. (2013) 'Does the City Have Speech?'. *Urban Challenges : Essays*. Durham, NC, US : Duke University Press.
- Scaer, R. (2012) *8 Keys to Body-Brain Balance*. New York, US : W.W. Norton & Company.
- Smyth, M. (2015) Communications privées.